

# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois . . . .	9 fr.
		pour six mois . . . . .	18
		pour l'année . . . . .	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

## MODES.

C'EST vainement que l'on espérerait dans cette saison trouver à une représentation à bénéfice quelque aliment à un article *modes*. Aux théâtres plus qu'ailleurs les femmes ne portent que des négligés très-légers : robes en mousseline, chapeaux en paille de riz, et le plus souvent de simples coiffures en

cheveux, relevées par un peigne d'écaille à galerie découpée. La représentation donnée à la Porte Saint-Martin au bénéfice des enfans et des veuves des soldats de l'armée d'Afrique, a offert une assemblée nombreuse. MADAME, duchesse de Berry, et la famille de S. A. R. le duc d'Orléans l'honoraient de leur présence. Presque toutes les loges étaient louées et offraient la réunion des meilleures sociétés de Paris. Une assez grande quantité de nuances noire et grise rappelait encore le deuil du roi d'Angleterre; mais le blanc dominait, et de chapeaux en paille, ornés de bouquets de plumes ou fleurs, étaient suspendus au fond de toutes les loges. La comédie italienne attire plus d'étrangers que de Parisiens; aussi ne peut-on compter dans ce moment ce théâtre comme un modèle pour les modes. A l'Opéra les femmes portent des robes à manches courtes et à demi décolletées; quelquefois on y aperçoit des berrets en crêpe tout uni, n'ayant qu'un nœud de ruban de gaze sur le côté, ou des petits bonnets en blonde posés très en arrière, et ornés de garnitures et de fleurs excessivement légères.

— Les canezouts sont très-nombreux, mais on en porte peu avec des manches, seulement de très-hautes garnitures tombent sur les épaules; ceux en tulle sont garnis d'applications en points d'Angleterre. Ceux en mousseline ont les garnitures bordées de malines et ornées de guirlandes au plumetis. La plupart ont une ruche autour du cou, d'autres deux petits collets carrés rabattus.

— Les chemisettes portées en dedans des redingotes sont en fine batiste, plissées et séparées à chaque distance d'un doigt par des entredeux brodés. On en fait qui sont formées de bandes de mousseline, plissées transversalement, et séparées par des entredeux de dentelle.

— La mode des boutons, pour fixer le devant des chemisettes et canezouts, continue. On en porte jusqu'à cinq de formes et de couleurs variées. En négligé, ceux en émail ciselés en or ont la préférence; en toilettes, sur des chemisettes de points, on en met souvent de magnifiques formés d'un seul brillant incrusté sur un fond noir; d'autres sont en topaze ou rubis en tourés d'une petite chaîne de diamans.

— Aux promenades nous avons vu beaucoup de jeunes femmes porter des chapeaux en crêpe blanc sur lesquels étaient





placées des branches de fleurs roses très-légères. Nous avons remarqué aussi que les plus jolies femmes diminuent de beaucoup sous leur chapeau les touffes de leurs cheveux ; plusieurs même les portent tout à fait aplatis sur le front et passés derrière l'oreille. Ce genre de coiffure a quelque chose de très-jeune et de très-gracieux.

— Nous voyons aussi des chapeaux en crêpe de lilas , n'ayant pour garniture qu'un seul nœud de ruban de gaze placé sur le côté, et dont les bouts tombent très-bas : ils sont entourés d'un demi-voile de blonde.

— Sur des chapeaux en paille d'Italie on place souvent un bouquet de plumes couleur paille, ou deux grandes plumes retombant en spirale sur un côté. Pour la campagne on adopte toujours les capotes anglaises en paille cousue. Les plus distinguées sont doublées et garnies en blanc.

— Les bijoux en émail sont de plus en plus nombreux. Les flacons, les chaînes, les bracelets, enfin tout ce que l'on peut porter en bijoux dans cette saison doit être en émail. Les flacons surtout semblent chaque jour apparaître sous de nouvelles formes et offrent dans leurs dessins et leurs couleurs une variété surprenante.

— Pour la chaussure il n'est plus permis, en toilette, de porter d'autres bas que ceux de fil d'Écosse. On en fait d'un travail qui égale celui de la dentelle.

\*\*\*

#### LE KIDOUSCHIM\*.

Ce roman, qui vient de paraître depuis peu de tems, est écrit par M<sup>me</sup> Foy. Le passage suivant en est extrait.

« El-Biré possédait une fille, Abdelazie était son nom, et le bruit de sa merveilleuse beauté parvint jusqu'aux oreilles du jeune Asmolan, fils unique du pacha ; dans un pays où les femmes sont renfermées et surveillées avec une extrême rigidité, mille obstacles s'opposaient à ce qu'il pût la voir. Il les surmonta tous.

» A la nuit tombante, un inconnu tourmenté par la faim, se présente à la porte d'El-Biré, qui ce soir-là précisément

---

\* Chez Boulland, éditeur, librairie centrale, Palais-Royal, galerie neuve d'Orléans, n<sup>o</sup> 1, et Dondey-Dupré, rue Richelieu, n<sup>o</sup> 47 bis.



était allé coucher dans un bien de campagne qu'il possédait à peu de distance de la ville.

» Enveloppé dans un vieux manteau, sous lequel il cache sa tête, il a l'air exténué de fatigue, il arrive de Constantinople, réclame l'hospitalité, et va expirer si on lui refuse un gîte pour la nuit; c'est Maravie, nourrice d'Abdelazie, qui le reçoit; elle l'accueille avec bonté, l'invite à entrer; mais à peine a-t-il dépassé la porte, à peine l'a-t-il vue se refermer sur lui, que sa taille se redresse, son vieux manteau tombe, et, d'un bras vigoureux, il saisit la vieille nourrice, la menace de son poignard si elle ose parler, et, l'entraînant avec lui, il s'élance vers un appartement où le guide le son d'une cithare.

» Une jeune fille est à demi couchée sur un divan; ses bras, d'une éclatante blancheur, soutiennent une cithare, dont une main légère fait résonner les cordes; son cou gracieux, dégagé des bijoux dont parfois elle aime à se parer, est penché mollement sur ses épaules qu'aucun voile ne couvre. Les longues tresses de sa noire chevelure entrelacées d'or et de pierreries, libres des rubans qui les retenaient, tombent, et relevant, de leur couleur brune, l'albâtre de son sein, accompagnent sa taille; une tunique bleue en dessine les divins contours, et sur son front où la majesté est unie à la grâce, brille solitaire une perle d'Orient, belle comme la plus belle des houris. Abdelazie vivait ignorée, et si le bruit de ses attraits avait franchi l'enceinte de sa demeure, aucun homme jusqu'alors ne l'avait encore admirée.

» Mais tout à coup quel bruit inaccoutumé vient frapper les oreilles de la jeune Syrienne! ce n'est point la marche légère des femmes qui la servent, et son père n'est pourtant pas à la maison. Quel autre homme que lui oserait troubler le repos de sa demeure écartée: elle se lève, mais avant qu'elle ait eu le tems d'appeler, de pousser un cri, un étranger est à ses pieds. Il est jeune, superbe; ses yeux noirs qu'il lève sur elle, jettent des flammes, et pourtant son regard demande grâce: il parle, et sa voix douce et suppliante porte dans l'ame d'Abdelazie un trouble, un feu qu'elle ne connaissait pas. Elle veut répondre, mais à la vue de celui qui l'implore, la menace expire sur ses lèvres, son œil ne peut s'armer de sévérité, et son front pur et candide s'incline vers le bel inconnu.

t à  
che  
an-  
use  
zie,  
er ;  
se  
an-  
ille  
et,  
à le

ses  
re,  
gra-  
rer,  
vre.  
r et  
ent,  
ein,  
di-  
à la  
plus  
e ses  
nme

r les  
gère  
as à  
epos  
e ait  
à ses  
elle,  
âce :  
'ame  
Elle  
me-  
érité,





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra.  
Coiffure à la Chinoise exécutée par M<sup>re</sup> Croizat rue de Valenciennes. Robe d'organdi brodée en  
laine des M<sup>mes</sup> du grand Ture rue St. Honoré. N. 248.



» Jeunes et beaux tous les deux, et dans l'âge où l'amour embrase les cœurs, hélas !... l'heureux Asmolan ne sortit que vers le matin et furtivement, de la maison d'El-Biré !... Cette première visite ne fut pas la dernière ; El-Biré, retenu à la campagne plus long-tems qu'il ne le croyait, ayant eu d'ailleurs dans l'intervalle à exécuter quelques ordres du pacha relatifs à des bois de construction pour une petite flotte qu'on équipait, ne revint chez lui qu'au bout de huit jours. Après avoir baisé le front de sa fille, qui avait rougi à son approche, il se rendit chez le pacha. Abdoul-Nessir, entouré de sa cour, de ses gardes, de ses officiers, reçut son favori avec sa bonté ordinaire ; mais une froideur inaccoutumée régnait dans les traits du despote.

» Il n'adressa que peu de mots à son favori, et ces paroles redoutables firent pâlir le front de celui-ci :

— El-Biré, lui dit-il, tu as une tache à ton turban. Cela dit, le pacha se retourna et parla d'autre chose.

» Le musulman rentra chez lui, et quand sa fille vint, suivant son usage, présenter son front charmant aux lèvres paternelles, il fronça ses épais sourcils, et ne lui donna point la caresse accoutumée.

» Le lendemain, El-Biré, qui n'avait point dormi de la nuit, retourna chez le pacha.

» Abdoul-Nessir ne lui rendit point son salut, et répéta froidement ces paroles de la veille :

— El-Biré, tu as une tache à ton turban.

» El-Biré se prosterna, et sortit à grands pas ; en rentrant chez lui il appela Camiros, le plus noir et le plus laid de ses esclaves.

— Prends une corde, lui dit-il, et descends dans le caveau des sépultures.

» Silencieux comme la mort, Camiros obéit. — Abdelazie ! s'écrie El-Biré avec force, et sa fille est près de lui ; jamais elle n'a été si belle, jamais elle n'a paru si brillante d'attraits aux yeux de son père : une tunique de cachemire blanc voile ses formes élégantes ; ses cheveux noirs, nattés avec soin, couronnent, entremêlés de fleurs, sa tête jeune et gracieuse ; un double rang de perles fines orne son front et lui prête un nouveau charme ; le sourire de l'amour heureux erre sur ses lèvres vermeilles ; son regard rempli de volupté interroge



son père ; et râlante , elle prend le chemin que celui-ci lui indique sans parler.

» Pourtant à la vue du sombre escalier qui conduit au caveau funéraire , son sourire s'efface de ses lèvres ; mais elle marche toujours , et arrive ainsi que son père près d'une tombe entr'ouverte.

» Là , elle jette un regard autour d'elle , et voit un poteau , une corde et Camiros immobile à côté ; elle se tourne vers son père et frémit.

» A un geste impératif de son maître l'esclave se précipite sur Abdelazie , ses mains noires s'approchent sans pitié d'un cou qui , dans un mol abandon , se balançait avec grâce sur des épaules d'ivoire. En s'y posant elles en souillent la pureté , et à l'instant même une corde grossière a remplacé la chaîne de rubis dont ce cou charmant était paré.

— O mon père ! que fais-tu ? s'écria la malheureuse enfant qu'on entraînait vers un poteau.

— Je lave mon turban , répond d'une voix sombre et sinistre le cruel musulman ; et , couvrant sa tête de son cafetan , il cache son visage dans ses mains.

» A ces paroles répondit un cri long , pénible , un cri d'angoisse qui retentit sous les voûtes du caveau funéraire , et s'y prolongea en douloureux échos. Un second plus sourd , plus étouffé , lui succéda. C'était le dernier soupir de la jeune fille aux beaux yeux noirs , à la peau blanche. »

\*\*\*\*\*

#### MÉLANGES.

— Le célèbre Hummel s'est fait entendre dans un concert très-brillant , donné dans les salons de MM. Erard.

— A l'Odéon une nouvelle pièce intitulée *le Mari de ma Femme* , vient de paraître pour varier agréablement le répertoire du Second Théâtre-Français que le public s'est décidément remis à fréquenter grâce au succès soutenu de *Stockholm et Fontainebleau*.

— Au théâtre du Vaudeville , *la Petite Prude* , ou *les bons principes*. Ce n'est pas par le naturel , l'invention , que brille cette pièce nouvelle , mais par la gaieté. Elle offre quelques situations comiques , mais principalement une foule de reparties folles et divertissantes , des couplets francs et gais.



Le vaudeville final, dont le refrain est : *J'ai péché par ignorance*, a surtout fait plaisir. On a fort applaudi et redemandé le couplet suivant chanté par M. Benoît ; il avait tout l'intérêt de la circonstance...

Bravant et péril et danger,  
On dit que notre brave armée  
Vient d'entrer dans les murs d'Alger,  
Tambour battant, mèche allumée.  
Là jamais on ne pénétra ;  
Mais s'ils ont enfreint la défense,  
Mahomet leur pardonnera :  
Ils ont péché par ignorance.

M. Arnal, qui a joué avec autant de verve que de gaîté le rôle de Barnabé, chante un couplet dans lequel il raconte que par hasard il s'est laissé choir dans le canal Saint-Martin. On le relève : « Quel est mon étonnement ! dit-il ;

Dans ma poche était un goujon :  
J'avais péché par ignorance.

On redemanda ce couplet, et M. Arnal riposta par le suivant, qui fut applaudi par tous les spectateurs et également redemandé :

Aux portes d'Alger l'autre jour,  
Dans une galante escapade,  
Un caporal, brûlant d'amour,  
Criait à son jeun' camarade,  
« Cré coquin ! viens donc, Dumanait ;  
» La sultane est en ma puissance ! »  
— C'était un singe qu'il tenait :  
Il a péché par ignorance.

La pièce a été jouée avec beaucoup de vivacité et de chaleur, ce qui n'a pas peu contribué à son succès.

Lorsqu'on a demandé à connaître les auteurs, M. Arnal s'est présenté, mais il n'a pu éviter la répétition de l'aventure du canal Saint-Martin, qu'il a chantée avant de nommer les auteurs. Les noms de ceux-ci ont été accueillis par de nombreux applaudissemens.

— On a été étonné jadis de voir Mozart, âgé de sept ans, donner avec son père des concerts dans ses voyages. Cet étonnant phénomène se reproduit dans la famille suisse Kolla, qui s'est acquis un nom déjà célèbre dans la musique. Elle se



compose de quatre frères, de l'âge de 6 à 11 ans, qui forment un quatuor complet de violons, de leur père et de leur maître. Cette famille est une véritable merveille pour notre siècle. Elle a déjà fait un voyage à Londres et à Paris pour se perfectionner dans son art. Ces quatre enfans, pleins de talens, ont excité la plus vive admiration dans un voyage qu'ils ont fait en Allemagne; et le célèbre chevalier Paganini leur a même fait présent de croix en or. Ainsi nous devons nous attendre à quelque chose d'extraordinaire. La preuve que cette attente ne sera pas trompée, et qu'au contraire elle sera surpassée, résulte de ce qu'on nous écrit de Mulhausen, où ces jeunes artistes ont tellement ravi par leurs quatuors de violons et leurs chants suisses, qu'ils ont été obligés, sur la demande générale, de donner plusieurs concerts. La famille Kolla est attendue à Strasbourg.

Belle Édition à 2 fr. 25 cent. le volume.

## **HISTOIRE D'ANGLETERRE,**

Depuis l'invasion de Jules César jusqu'à l'avènement de Georges IV,

Par HUME, GOLDSMITH et W. JONES,

Traduction nouvelle ou revue par M. LANGLOIS, Professeur au Collège Royal de Henri IV.

18 volumes in-8° imprimés par Dondey-Dupré Père et Fils.

Six volumes sont en vente. Le Tome VII paraîtra le 31 juillet.

ON SOUSCRIT A PARIS,

Chez JUBIN, au Cabinet Littéraire, Vieille rue du Temple, n° 6;

BEAULÉ, rue St-Claude, n° 8, au Marais;

DE COURTIÈRE, Libraire, rue St-Hyacinthe St-Michel, n° 7;

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, rue Richelieu, n° 47 bis.

00233000000000

*Avis aux Dames.* — FANON, layetier, coffretier-emballeur, rue Montmartre, n° 172, à Paris, breveté du Roi pour le Champignon mécanique servant à l'emballage des chapeaux. Depuis long-tems les dames désiraient que l'on inventât le moyen de transporter des chapeaux en province sans être obligé de les assujettir avec des épingles, ce qui a l'inconvénient d'y laisser des marques; avec ce champignon, elles n'en auront plus besoin; il a de plus l'utilité de pouvoir servir pour poser son chapeau dans un appartement.

*A ce Numéro est jointe la planche 736.*

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.